

L'ellipse à 100 contre 1

Gilles Pellerin

Numéro 25, septembre–octobre–novembre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, G. (1986). L'ellipse à 100 contre 1. *Nuit blanche*, (25), 73–73.



L'ELLIPSE À 100 CONTRE 1

En dépit de la bure dont on l'affuble parfois pour nous convaincre que ses pratiquants sont gens de grand mérite, œcuméniques et apostoliques, il arrive que la littérature attire les joueurs en son giron. Il s'est même formé un club, l'Oulipo; partant du principe que les actes de langage résultent de systèmes de contraintes (ce dont on convient après quelques leçons de zen dispensées par Sri Grevisse), les *ouvriers de la littérature potentielle* ont convenu d'envisager explicitement le texte littéraire comme un défi à une ou plusieurs contraintes données. Ils en ont d'ailleurs créé sur demande et l'inventaire tient dans *La littérature potentielle* (Idées n° 289, 1973) et l'*Atlas de littérature potentielle* (Idées n° 439, 1981).

Il ne faut pas cacher que dans certains cas le résultat ne dépasse pas l'argutie arithmétique de fin de soirée. La plupart cependant offrent des formules didactiques du plus haut intérêt (ce qui, à titre d'exemple, permettrait de traduire la phrase en cours par *La pluridisciplinarité céphalo-rachidienne offusque le fort diélectrique de la plus haute interférométrie* si l'on appliquait le principe de dérivation $m = x + 7$, les mots m étant remplacés par la septième occurrence qui suit dans un dictionnaire truqué). Une telle démonstration peut faire craindre le pire et il est vrai que les œuvres de Juan Mancho et Hercule Forain, quand elles se cantonnent à la virtuosité, sont d'un intérêt limité. *Le chiendent* (roman oulipien avant la lettre de Queneau — Folio n° 588,

1933), *La disparition* (ce proto-polar de Perec où n'apparaît jamais la lettre la plus commune, quoique parfois muette, de notre langue, le *e* — Denoël, 1969) et *Si par une nuit d'hiver* de Calvino (Points R-81, 1981) ont toutefois montré que le Syndicat du jeu romanesque pouvait frapper de grands coups.

À ces titres, empressons-nous d'ajouter *Centurie* de Giorgio Manganelli, préfacé par Calvino. Cette bonne attention nous sera remise au centuple car Manganelli propose *cent petits romans-fleuves* de deux pages chacun qui empruntent les voies rapides du résumé et de l'ellipse. On se grise de vitesse dans cette série d'intrigues à la queue leu leu souvent motivées par un principe à caractère philosophique. L'humour que l'on prête d'office aux Italiens, en se disant qu'on ne prête décidément qu'aux riches, est ici servi dans ce mélange de finesse et de trivialité qui est sans doute, plus qu'une vision du monde, une défense contre ce monde qui voudrait passer pour la réalité.

La tension nécessaire à cette enfilade se crée à même l'absence de transition dramatique entre chacune de ces cent histoires déconcertantes (qui finissent d'ailleurs par ne plus l'être puisqu'elles s'agglomèrent dans un tissu rhétorique uniforme). Sans qu'il soit mis en place de laborieuses machines de déconstruction du réel, il s'impose un macrocosme efficace et sans doute cohérent dans sa bizarrerie dans la mesure où la répétition de la frénésie du résumé d'une histoire impose un rythme et des concomitances nouvelles laissant

Manganelli maître du jeu. Nous voilà captifs d'intrigues aussi absolues que *Vers dix heures du matin, un homme instruit et d'humeur passablement mélancolique avait découvert la preuve irréfutable de l'existence de Dieu* (p. 19) ou que *Un homme qui sait le latin mais a oublié le grec (...) attend un coup de téléphone* (p. 23).

Il se dégage bien sûr de ce chassé-croisé entre le trivial et le spirituel (sans considérations hiérarchiques) quelques motifs dominants (parmi lesquels je retiens que *le néant n'est pas insensible aux scansion du temps*; p. 207), quelques personnages incertains mais constants (l'inventeur du cygne noir — p. 197 —, le spécialiste de ce qui n'existe pas — p. 201) et des affinités thématiques autour de *l'ivresse, hyperbole de l'existence* (p. 13) et de *la toxicité de l'amour* (p. 15). Néanmoins, le détachement narratif (rappelant par moments Michaux Anthropologue) qui assure aux textes leur dimension onirique est d'une telle efficacité que le pari itératif de Manganelli est tenu, et magnifiquement. ■

Giorgio Manganelli. *Centurie*. Mâcon, éditions W, 1985, 88F. Le malheur veut que la lettre *W* vienne si loin dans l'alphabet que les livres de l'éditeur de ce nom ne se rendent pas commodément sur les étagères de nos libraires — faut-il voir dans ce lapidaire label un hommage discret à *W* ou *les souvenirs d'enfance* (Denoël, 1975) de Georges Perec? Aussi priez votre libraire d'ajouter quelques exemplaires au vôtre dans sa commande d'import: le plaisir de *Centurie* vaut d'être partagé.